

Arianne Robichaud

« *Le passé en un éclair* » : *Pédagogie de l'aura, de la nostalgie et de la révolution chez Walter Benjamin*

Les Presses de l'Université de Montréal, 2024, 256 p.

Dès l'avant-propos du livre *Le passé en un éclair* publié aux Presses de l'Université de Montréal, l'autrice indique qu'elle a été frappée et fascinée par la pensée de Walter Benjamin. Elle présente son livre non seulement comme une étude de la pensée de cet auteur, mais comme un « hommage à la fécondité de ses idées pour penser l'éducation » (7–8). Elle y mentionne aussi qu'elle a trouvé en cet auteur un allié ou, plutôt, un point d'appui pour réfléchir et combattre ce qu'elle nomme une forme d'« assèchement » (8) dans le monde de l'éducation. Ce livre s'avère une introduction aux idées de Walter Benjamin, mais aussi une démonstration quant à la manière de les utiliser pour penser des questions relatives au monde de l'éducation. En même temps, l'autrice nous dit qu'elle a souhaité que ce livre soit libre, une attitude qui a structuré le reste du livre. On y retrouve d'un côté un témoignage tout à fait personnel, puisqu'elle n'hésite pas à parler de ses propres expériences ou réflexions sur le monde de l'éducation, de l'autre côté, un véritable travail d'érudition, tant dans la compréhension des œuvres de Benjamin que de la littérature secondaire sur celles-ci. Elle s'appuie aussi, pour construire son argumentation, sur une multitude de sources, dont des auteurs contemporains du monde de l'éducation (tels Gert Biesta, Tyson Lewis ou Jan Masschelein), et mobilisent également des recherches qu'elle a menées, telles que ses recherches sur la souffrance enseignante et les enseignants de musique.

L'ouvrage s'inscrit résolument dans une perspective de l'histoire développée à partir de la pensée de Benjamin. L'idée de base est assez simple : le progrès n'est pas en lui-même un progrès. Ce n'est pas parce qu'il y a des développements dans les sciences de l'éducation que ceux-ci sont bénéfiques pour les élèves, les enseignants ou la société. L'avancée historique fait parfois disparaître des éléments de la culture qui valent la peine d'être sauvés. Toutefois, la thèse que soutient le livre est beaucoup plus complexe, car il ne s'agit pas seulement de se retourner vers le passé pour le sauver, mais plutôt d'entrer en relation avec lui. Robichaud fait ressortir de sa lecture de Benjamin une perspective dialectique d'un rapport à l'histoire. Il ne faudrait pas chercher à restaurer le passé, car on pourrait manquer ainsi ce que le progrès nous offre de bénéfique ou, pire, faire du passé un idéal à reconstruire tel que cela s'est déjà vu dans des mouvements fascistes. D'une certaine façon, cette relation avec le passé commence en se demandant ce qui vaut la peine d'être sauvé. « L'originalité de ce livre, je le souhaite, c'est de procéder à cette critique en développant avec Benjamin un vocabulaire « contradictoire » qui nous permet plutôt une dialectique des extrêmes, la possibilité de jouer avec les espaces créés par tous ces "ceci, mais aussi simultanément, cela". » (12).

La première grande avancée du monde éducatif que remettra en question Robichaud est celle du progressisme éducatif. Il s'agit d'un mouvement qui vise à

mettre l'élève en action, qui affirme que l'on apprend si on agit d'une quelconque façon sur la matière impartie, si on a des discussions ou si on fait des recherches par soi-même sur celle-ci. Ce mouvement vise aussi à rendre significatifs les apprentissages pour les apprenants, c'est-à-dire que ces derniers doivent être immédiatement signifiants pour eux. Or, ce que tente de démontrer Robichaud dans son livre est qu'une telle philosophie de l'enseignement a au moins deux risques. Le premier est qu'elle risque d'enfermer l'apprenant en lui-même, qu'elle ne lui permette pas de sortir de lui-même pour aller à ce qui est différent de lui. Le deuxième risque, certainement lié au premier, est qu'elle le coupe du passé, qui a quelque chose à lui apporter, à ce « passé qui passe *en un éclair* » (86), qu'on ne saisit que dans l'instant présent.

Ce danger de la perte du passé se trouve ensuite dans les politiques contemporaines qui mettent l'accent sur les données probantes et les résultats observables. Robichaud discute ainsi de la Nouvelle gestion publique et de la gestion axée sur les résultats. Ces politiques risquent, elles aussi, de nous couper du passé, car elles se fondent sur une rationalité instrumentale absolue, qui n'accepte que ce qui peut se calculer et être vérifié. Ces politiques amènent continuellement un dépassement du passé ou son oubli. En ce sens, que ce soit dans le progressisme éducatif ou les politiques éducatives contemporaines, le risque est toujours que les humains s'enferment dans le présent et perdent une dimension du monde.

À ces deux dangers, Robichaud répond, en se basant sur Benjamin, qu'il faut en tant qu'enseignant se laisser capter par l'aura d'un sujet, que nous pourrions ensuite, grâce à lui, tenter de capter l'attention des élèves. Il ne s'agit donc pas de chercher les dernières techniques du jour, qui peuvent être utiles par ailleurs, mais de retrouver le sens de l'enseignement à partir de ces objets de savoirs qui nous ont captivés.

Je crois que le livre de Robichaud, *Le passé en un éclair*, amène le lecteur à réfléchir sur le monde de l'éducation. En effet, le livre ne fait pas que présenter le *Spielraum*, soit un espace de jeu. Il en crée un, c'est-à-dire qu'il permet au lecteur de mettre à distance certaines des idées qu'il peut avoir sur l'enseignement. Il ne prend pas toujours des positions qui sont à la mode, en défendant par exemple les cours d'enseignement magistraux ou les pédagogies plus traditionnelles. Mais il réussit à remettre en question certaines évidences. En ce sens, on peut dire certainement dire que *Le passé en un éclair* est un pari réussi.

**Olivier Michaud**

Université du Québec à Rimouski